

## L'apéritif maternel

Claire Varin

Numéro 53, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Varin, C. (1999). L'apéritif maternel. *Brèves littéraires*, (53), 82–88.

**CLAIRE VARIN***L'apéritif maternel*

Ne manquait que le fils inspecteur de toitures, déserteur du camp familial en reconnaissance chez le père de sa nouvelle, une professeure de danse aérobic. Les autres y étaient tous : la première née paraplégique aux grands yeux bleus et aux mèches jaune serin soulevées sur sa chevelure brune, fruit de l'emballement d'un coiffeur zélé durant une visite à domicile ; l'aîné des garçons et son épouse, un couple de psychologues discrets ; la notaire et son mari comptable ; le benjamin acheteur pour un supermarché, accompagné de sa moitié, secrétaire médicale ; enfin le fils rebelle, adepte de la méditation zen, divorcé depuis peu pour s'acoquiner à une journaliste à l'aise dans les réunions en tout genre.

Le père s'était réservé la bergère près de la desserte. Il se levait sans cesse pour remplir les verres de spiritueux ou offrir à ses belles-filles des biscottes de pâté de foie gras aux cinq poivres. Un fumet de canard à l'orange embaumait l'atmosphère. Échappée de la cuisine, la mère en tailleur noir s'installa sur la causeuse près de sa plus ancienne bru dont la fillette jouait au sous-sol avec les jumeaux du cadet.

Chacun des trois frères trônait, l'air désabusé, sur un fauteuil individualiste de ce salon cossu de Ville Mont-Royal. Afin d'enterrer une minute morte, le méditatif lança à l'acheteur que le support à skis neuf de sa BMW 325 ressemblait à un cercueil. La mère sauta sur l'occasion :

« C'est pour moi ! Pour me transporter !

— Te transporter ?

— Oui. Quand je mourrai, vous me mettez dans le sac que j'ai acheté et hop sur le toit de la BM, direction cimetièrè.

— De quel sac tu parles, maman ?, s'enquit la notaire de son éternel ton posé.

— De mon *body bag*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?, s'alerta la bru psychologue.

— Un sac dans le quel on place les corps morts. Comme dans les films policiers.

— Quoi !, s'exclama la bru secrétaire médicale.

— Moi, je veux mourir à la maison. Ensuite, vous me mettez dans mon sac, c'est tout. Rien d'autre. Pas question de me vider de mon sang. J'en ai déjà trop

donné ! Pas de tombe, pas d'embaumement, pas d'exposition.

— Vous avez acheté ça !, n'en revenait pas la secrétaire médicale.

— Comment l'avez-vous obtenu ?, interrogea la journaliste aux aguets depuis le début de la conversation. Ça ne se vend pas dans le commerce.

— Par notre ami qui est propriétaire d'un salon funéraire. J'ai des contacts, se rengorgea la reine du foyer.

— Voyons donc, madame Archambault, vous n'êtes pas sérieuse ?, s'offusqua la bru secrétaire médicale.

— Certainement que je suis sérieuse.

— Vous blaguez, jaugea la psychologue d'un air de fin limier.

— Ce n'est pas vrai ?, se récria la secrétaire médicale indignée.

— Si. Voulez-vous le voir ?

— On peut te mettre dedans tout de suite si tu veux, suggéra le fils méditatif à l'humour noir.

— Non, mais... Je veux voir le sac, moi, déclara la secrétaire, plutôt Thomas.

— Je ne sais plus où je l'ai rangé, mais je peux le trouver.

— De quelle couleur est-il ?, s'avança la journaliste.

— Hem... transparent.

— Transparent !, s'écrièrent en chœur la psychologue et la secrétaire.

— Ce sera beau avec mon costume noir. On le verra à travers le sac, anticipa la mère, soucieuse du moindre détail.

— Quoi !, songeaient, muettes, les belles-filles.

— Vous ne pensez pas que ça sera joli ? Je vais aller le chercher pour vous le montrer. »

Jubilants, les trois frères observaient le groupe des brus mises sens dessus dessous par leur génitrice qui claquait les portes à l'étage. « Ça y est, je l'ai ! ». La mère redescendit, triomphante, serrant l'objet contre sa poitrine. Elle le dégagea de sa gaine de plastique. « Il n'est pas transparent... Il est blanc. Je croyais qu'il était transparent. » Sur le tapis moelleux du salon rehaussé de boiseries sculptées, elle déplia le sac de toutes les attentions.

« Mais il est beaucoup trop grand pour vous !, statua l'une des brus, proclamant ce que tous les témoins oculaires pensaient en silence.

— Ça ne fait rien. Veux-tu embarquer là-dedans avec moi ?, plaisanta la mère à l'oreille de sa fille paralysée depuis la naissance.

— Vous l'avez payé combien ?, s'informa le gendre comptable, transgressant son mutisme habituel.

— Environ cinquante dollars. Je ne me rappelle pas bien. Combien il a coûté, chéri, mon *body bag* ?

— Trente dollars, précisa le père, absorbé à faire avaler lentement à sa fille handicapée des gorgées de porto, entrecoupées d'amuse-gueule.

— Ça ne vaut pas plus, trancha le benjamin spécialiste des achats.

— Quand avez-vous résolu d'acquérir un sac mortuaire ?, enquêta la journaliste.

— Pendant un party. Mon chum et moi, on fêtait notre quarantième anniversaire de mariage. C'est notre ami médecin qui, après deux verres de scotch, m'a raconté qu'il voulait s'en acheter un. J'ai dit : "Bonne idée ! J'en veux un aussi !" J'y ai vu tout de suite parce qu'on avait sur place notre ami embaumeur. C'est grâce à lui que je l'ai eu.

— Viens, on va te le faire essayer, la taquina le méditatif rebelle.

Après une œillade à son frère acheteur, il agrippa sa mère. Calée dans la causeuse, elle se débattait en secouant les jambes pour empêcher ses fils de la lever et la glisser dans le sac. Non désireuse d'étreindre son *body bag* avant l'heure, la dame de la maison se prévalut de son autorité d'hôtesse : elle mit un terme à leur tentative feinte et ponctuée par les exclamations mi-horrifiées mi-amusées de ses brus. Elle réclama tout le monde à la table. L'ordre fut rétabli.

La famille s'achemina vers la salle à manger, après l'apéritif maternel corsé. Le sujet fut clos à la vue de l'entrée au saumon fumé et de la bouteille de champagne de guingois dans le seau à glace. C'était la fin du jour dédié à la naissance d'un enfant dieu dans une étable. C'était le soir de Noël, substitué par les premiers chrétiens à la païenne fête romaine du Soleil où l'on célébrait la mort des plus courtes journées de l'année.

Deux ans plus tard, au solstice d'hiver, l'employé des services funéraires sonna chez les Archambault. Il venait chercher le corps. Étendue sur son lit, madame portait une robe beige achetée à la hâte par sa fille notaire. Sa mission avortée, le tailleur noir gisait, froissé, au fond de la spacieuse garde-robe en chêne des maîtres de céans. En contre-haut, sur une tablette, non loin des articles de parfumerie et autres cadeaux de Noël destinés aux gendres et brus, se terrait le sac étalé jadis sur le tapis moelleux du salon rehaussé de boiseries sculptées.

Le préposé du funérarium tenait un sac similaire à celui qui avait aidé madame Archambault à domestiquer l'Étalon noir de la mort.